



HAL
open science

Entre Critique et Les Temps modernes, le double jeu de Michel Leiris

Sylvie Patron

► **To cite this version:**

Sylvie Patron. Entre Critique et Les Temps modernes, le double jeu de Michel Leiris. Textuel, 1996, n° 30, pp. 98-105. hal-00698638

HAL Id: hal-00698638

<https://hal.science/hal-00698638>

Submitted on 20 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Au procès, *Critique* va donc plaider le comble du sérieux. La mission des témoins consiste à certifier que la revue est honorablement connue, à l'abri de tout soupçon. Dans le jugement, elle est d'ailleurs désignée comme « un organe institutionnel, infiniment respectable, que les lecteurs ont l'habitude de prendre au sérieux en France et à l'étranger ». Que *Critique* soit une revue où l'on pèse ses mots, cela paraît acquis. Que Jacques Bouveresse soit lui-même un philosophe sérieux et peu suspect d'inconséquences, cela l'est également (de là, chez Jean-Marie Benoist, la volonté d'autant plus forte d'obtenir réparation). Pour une fois, l'argument les desservira tous les deux.

ENTRE *CRITIQUE* ET LES TEMPS MODERNES LE DOUBLE JEU DE MICHEL LEIRIS

L'activité de Leiris aux côtés de Sartre, de 1945 à 1951, est relativement connue²⁸. Mais elle s'éclaire d'un jour nouveau depuis la publication de son *Journal* et le dépôt de sa correspondance à la Bibliothèque Jacques Doucet²⁹. Elle mérite aussi d'être mise en parallèle avec son activité à *Critique*. Le contexte est celui qu'évoque cette lettre de Bataille (non datée, ca 1944) :

Je reste préoccupé par les questions que nous avons soulevées l'autre jour à propos de revue (plus que de revue à proprement parler). Je donnerais beaucoup en ce moment pour que nous puissions en reparler avec Sartre et Camus. Je pense que la partie qui se jouera après la guerre sera d'une réelle importance.

Un bref retour en arrière permet d'évaluer ce qui est en jeu. Juillet 1943 : c'est la première des *Mouches* de Sartre, au Théâtre de la Cité. Six mois plus tard, *Les Lettres françaises* clandestines, organe du Comité

28. H. Davies en a décrit les différentes facettes dans *Sartre and Les Temps modernes*, chap. 1 : « The first six years : the participation of Leiris and Lévi-Strauss », Cambridge University Press, coll. « Cambridge studies in french », 1987, p. 13-28. A. Boschetti en a donné une interprétation dans les articles qui font suite à son travail sur *Les Temps modernes* : « *Les Temps modernes* dans le champ littéraire (1945-1970) », dans *La Revue des revues*, n° 7, printemps 1989, p. 6-13, et « La création d'un créateur », dans *Revue de l'Université de Bruxelles*, numéro spécial « Michel Leiris », 1990/1-2, p. 33-52.

29. Les lettres de G. Bataille à M. Leiris sont déposées dans le fonds J. Doucet, cote MS 43187 à 43225 ; celles de M. Leiris à G. Bataille, à la Bibliothèque nationale, cote N.a.fr. 15853-15854, 2 vol.

national des écrivains, publient un compte rendu anonyme (il est en fait de la main de Leiris)³⁰. L'année 1943 voit aussi la parution dans *Les Cahiers du Sud* de deux articles de Sartre, l'un sur *Aminadab* de Blanchot (« *Aminadab* ou du fantastique considéré comme un langage »), l'autre sur *L'Expérience intérieure* de Bataille (« Un nouveau mystique »). Une actualité éditoriale que résume cette lettre de Bataille à Leiris (non datée) :

J'ai lu *Les Mouches*. Je suis gêné pour en parler. Tu as vu que Sartre a fait des livres de Blanchot l'objet d'articles dans *Les Cahiers du Sud* et j'ai appris qu'il continuait avec moi... D'ailleurs j'aime mieux *Les Mouches* depuis que je le sais. Auparavant, j'en avais lu trois pages dans une revue qui m'avaient coupé l'envie de lire le reste.

On dispose maintenant d'une correspondance entre Bataille et Leiris concernant *Les Mouches*. La gêne de Bataille tempère un enthousiasme que Leiris justifie par une comparaison avec le reste de la production dramatique contemporaine (« seule pièce de l'un de nos contemporains qui rompt résolument avec l'esprit boulevard ou vaudeville ») et par une mise en situation (« c'est une pièce telle qu'on n'en a pas vue depuis des années et dont le caractère subversif n'est pas à dédaigner »). Il y a pourtant dans ces lettres toute une série d'expressions (« je suis d'accord avec toi... », « comme tu me le disais... », etc.) qui traduisent une concordance de vues. Le système des valeurs communes aux deux auteurs s'affermi dans le rejet de celles qui sont incarnées par Sartre :

Pour en revenir à Sartre, j'ai lu son étude sur Blanchot parue dans les deux derniers *Cahiers du Sud*. Je la trouve exagérément sévère et le lui ai dit, d'ailleurs. L'opposition qu'il fait entre le fantastique de Kafka (authentique, parce que pour Kafka, il y a une transcendance) et le fantastique de Blanchot (factice, faute d'une telle transcendance) me paraît artificielle : chez Blanchot, il n'y a pas de Dieu comme chez Kafka, mais il y a pourtant une manière de transcendance – cette espèce de OUI-NON qui s'apparente de si près à ce qui fait l'objet de ton expérience intérieure.

(Lettre de M. Leiris à G. Bataille, non datée.)

Même valorisation de la poésie dans une lettre de Bataille à Leiris à propos des *Mouches* (non datée) : « Il y manque pour moi je ne sais quoi de *secret* qu'il y avait, plus ou moins, dans ce que nous avons aimé ensemble (si tu veux comme dans Gérard de Nerval) ». Et dans la réponse de Leiris (datée du 6 juillet 1943) : Je suis d'accord avec toi quant au « *secret* » (autrement dit : poésie) qui manque aux *Mouches*. Même dévalorisation du rationalisme et de la pensée discursive :

30. « Oreste et la cité », repris dans *Brisées*, Paris, Mercure de France, 1966, rééd. Gallimard, « Folio essais », 1992, p. 84-88. Voir le commentaire de Galster dans *Le Théâtre de Jean-Paul Sartre devant ses premiers critiques*, t. 1, Paris, Éditions J.-M. Place, « Œuvres et critiques », 1986, p. 169-175.

Ce qui différencie Sartre de nous, c'est qu'il est, essentiellement, rationaliste. C'est un philosophe et non pas un poète. Pour moi, une grande partie de la question se trouve exprimée là.

(Lettre de M. Leiris à G. Bataille, non datée.)

La correspondance contient aussi un débat sur le thème de la culpabilité dans *Les Mouches*. Leiris critique la psychologie des personnages et la logique des actions (« N'est-ce pas une erreur de considérer Oreste comme un "coupable" ? Oreste n'agit pas par passion mais tue pour faire acte de justice et, par-dessus tout, affirmer sa liberté [...] Dans ces conditions, on conçoit mal comment – sans assumer sur sa propre personne la culpabilité des autres et devenir une sorte de victime expiatoire – il peut délivrer les autres de leurs remords »). Bataille, qui est en train d'écrire *Le Coupable*, prête plus d'attention à la posture de l'écrivain (« Ne crois-tu pas qu'en finir de cette façon sur la culpabilité est au fond superficiel ? Si Sartre avait commis un crime... »).

Le compte rendu des *Lettres françaises* se présente comme une défense des *Mouches* contre ses détracteurs, issus pour la plupart de la presse collaborationniste. Leiris se fait le porte-parole de l'auteur, en montrant par exemple la transformation du héros de *L'Orestie* de « victime de la fatalité » en « champion de la liberté ». Il est l'un des rares critiques à relever l'allusion politique de la pièce. L'épisode marque une date dans l'histoire des relations entre Sartre et Leiris. Les deux hommes se rencontrent régulièrement aux réunions du CNE, où Sartre est introduit au début de l'année 1943, bénéficiant de la tactique d'ouverture du mouvement (après l'arrestation de Jacques Decour, fondateur des *Lettres françaises*). C'est dans ce contexte de Résistance que se forme l'idée des *Temps modernes*. Leiris est membre du comité directeur lorsque le premier numéro paraît, après la Libération, en octobre 1945.

Les relations qui existent entre Leiris et la direction de *Critique*, dans les premières années de la revue, ne débouchent que sur des échecs répétés. Voici la lettre du 19 février 1946 par laquelle Bataille expose son projet à Leiris et sollicite sa collaboration à titre exceptionnel. Elle se conforme au schéma psychologique du « je sais bien, mais quand même ».

Mon cher Michel,

Je dois maintenant faire une revue de comptes rendus de livres – sous le titre *Critique*, avec au comité de rédaction Albert Ollivier, Monnerot, Eric Weil, Pierre Josserand et peut-être Blanchot.

Je crains qu'en général tu n'aies pas d'intérêt spécial pour ce genre d'activité ; je m'adresse pourtant à toi avec une raison qui pourrait te sembler exceptionnelle. Je voudrais qu'il y ait le plus tôt possible dans cette revue un texte sur *L'Enfant polaire*. Je crois que Limbour est loin d'avoir la place qui lui est due et, dans la

mesure où la publication que je ferai pourrait y remédier, je ne puis que faire mon possible. Mais je ne vois que toi qui puisse en quelques pages parler de lui comme il convient.

Puisque les circonstances t'ont empêché de me donner un texte pour le cahier que j'ai publié sur l'Espagne³¹, peut-être du moins, cette fois, pourrais-tu envisager cette étude sur Limbour.

On ne trouve aucune étude signée de Leiris dans les premiers sommaires de *Critique*. En revanche, la revue remplit la fonction de rééquilibrage que Bataille lui confère en publiant « L'œuvre de Georges Limbour » par André Dhôtel en tête du numéro de mars 1949.

Leiris n'est pas tenu à l'écart de l'élaboration de la revue, de ses sommaires et de ses réseaux. À preuve ces lettres où il indique à Bataille les noms de collaborateurs possibles : Joseph Tubiana sur les questions islamiques, René Passeron en ethnologie, sociologie, psychologie, etc. (ni l'un ni l'autre ne sont retenus par la direction).

Il y a enfin cette lettre de Bataille, du 11 décembre 1950, qui prélude à une nouvelle déception :

Mon cher Michel,

Je reçois cet article de Jean Laude. Par ailleurs, Jean Piel me dit que tu donnerais, que tu avais proposé un article pour *Critique*.

Je ne vois qu'une solution. L'article de Laude me donne l'impression qu'il s'agit d'une œuvre d'intérêt exceptionnel.

À mon avis, l'article de Laude est plutôt une note. Il pourrait trouver sa place, me semble-t-il, dans *Les Temps modernes*.

Tu pourrais par contre donner à *Critique* un texte plus consistant, qui pourrait passer en tête de la revue.

Tout le monde y gagnerait, je crois, en particulier Weingarten.

Les Temps modernes, sans doute, ne peuvent rien donner de plus important que la note de Laude (environ 3 pages et demi imprimées). Si ce que j'imagine de Weingarten à travers l'article de Laude est vrai, je crois que *Critique* seule, en particulier avec un article de toi, peut situer ce dont il s'agit de façon assez frappante. J'y publierais l'article de Laude, parce que je n'ai pas de raison de le lui refuser, avec le sentiment que c'est une erreur.

Erreur ou non, l'article de Jean Laude sur *Le Théâtre de la Chrysalide* de Romain Weingarten est publié dans les notes de fin de numéro, en février 1951.

Le manque d'« intérêt spécial » à l'égard de *Critique*, dont Leiris est crédité dans la lettre de 1946, se comprend mieux si l'on sait que le projet ne

31. Il s'agit du volume paru chez Calmann-Lévy en 1946, *L'Espagne libre*, préface de Camus, textes de J. Camp, J. Cassou, H. Quero-Morales, A. Camp, R. Davée, R. Grenier, F. Garcia Lorca, G. Bataille, A. Ollivier, W.-H. Hauden, M. Blanchot.

prévoit pas de rubrique pour les textes originaux. À l'inverse, la « Présentation » des *Temps Modernes* donne à la littérature une place prépondérante. De Leiris, la revue existentialiste fait paraître des poèmes, sous le titre « D'enfer à ce sans nul échange », la préface à la réédition de *L'Âge d'homme* (que Sartre et Simone de Beauvoir avaient admiré lors de sa parution en 1939), des fragments du cycle autobiographique *La Règle du jeu*, le texte d'une conférence sur « L'ethnographie devant le colonialisme » et un numéro spécial de « Textes antillais » recueillis et présentés par ses soins.

Grande est l'influence exercée sur des écrivains comme Leiris, Jean Genet ou Nathalie Sarraute par le modèle sartrien de l'engagement. Dans le cas de Leiris, il s'agit d'une véritable conversion, qui se marque d'un côté, par l'abandon de certaines déterminations (évoquées dans la préface de *L'Âge d'homme* comme étant l'héritage du surréalisme : la « réceptivité à l'égard de ce qui apparaît comme nous étant donné sans que nous l'ayons cherché », la « valeur poétique attachée aux rêves », la « large créance accordée à la psychologie freudienne », etc.), de l'autre, par une redéfinition du projet littéraire en fonction des impératifs formulés par Sartre. On en trouve une illustration dans « De la littérature considérée comme une tauromachie » et dans « Dimanche », deux textes publiés par la revue en 1946.

« De la littérature considérée comme une tauromachie » comporte plusieurs strates : le prière d'insérer rédigé à la veille de la guerre, sa relecture qui a pour cadre la ville du Havre détruite, la formulation *a posteriori*, à l'aide de la métaphore tauromachique, des règles qui ont présidé à l'écriture de *L'Âge d'homme*. La nouvelle préface minimise ce que le livre a de bataillien : sa dédicace (« À Georges Bataille, qui est à l'origine de ce livre »), sa focalisation (« écrire le récit de ma vie vue sous l'angle de l'érotisme »). Dans son *Journal*, à la date du 9 décembre 1962, Leiris admet avoir « laissé tomber l'idée (bataillienne) de la nécessité de transgresser à laquelle (il) donnait pour pendant celle de la nécessité inverse d'ordonner ce qui ne l'est pas »³². Dans cette préface, il se tourne au contraire vers Sartre, en faisant référence au modèle de la « littérature engagée », en reprenant le thème de la mauvaise conscience de l'écrivain au regard de l'histoire, en revendiquant pour la littérature la valeur d'une action, pourvue d'une finalité éthique et politique. Ceci est rendu possible par le choix du « véridique » contre le « vraisemblable », et par la forme autobiographique conçue comme « la négation d'un roman ».

Le fragment « Dimanche », écrit entre la fin de l'Occupation et le début des *Temps Modernes*, appartient au premier volume de *La Règle du jeu*. Composé de variations sur le thème du dimanche, ce fragment retrace

32. *Journal, 1922-1989*, Paris, Gallimard, 1992, p. 586.

l'histoire d'une vocation, de l'âge des illusions (celle de « l'éternel séparé » au plan spirituel et au plan social, celle d'une existence préservée de la scansion du temps en « jours ouvrables » et « jours fériés ») à l'âge des réalités (« moi qui en fait suis devenu cet "écrivain du dimanche" »). Elle coïncide avec le choix de l'autobiographie en prose pour seul moyen d'expression. L'auteur rend hommage à Sartre, « dont *L'Être et le Néant* m'a donné si fort à réfléchir depuis que je suis engagé, avançant à tâtons vers une issue problématique, dans le labyrinthe de cet ouvrage »³³.

La formule de l'engagement, délivrée par la « Présentation » de Sartre, est cependant assez souple pour permettre l'inscription d'une marque personnelle. Elle se fonde sur le double refus de la littérature pure et de la littérature subordonnée à la politique. Leiris, pour sa part, reste attaché à l'autonomie du champ littéraire. Il considère comme le plus engagé l'art qui va le plus loin dans l'expérimentation technique, même s'il s'éloigne de toute préoccupation sociale. « De la littérature considérée comme une tauromachie » témoigne d'abord de l'engagement de l'écrivain vis-à-vis de lui-même : « Il s'agissait moins là de ce qu'il est convenu d'appeler « littérature engagée » que d'une littérature dans laquelle j'essayais de m'engager tout entier. »³⁴ Engagement qui porte sur la valeur de vérité du discours et le respect de la règle formelle préétablie. Il détermine aussi une conduite future ; le *Journal* le montre à partir d'un exemple : « Beaucoup plus qu'à une "littérature engagée", je crois à une littérature *qui m'engage* : impossibilité dans laquelle je me trouve, par exemple, de prendre pour tout ce qui de près ou de loin touche à la question coloniale une position autre qu'anti-colonialiste, afin de ne pas démentir l'image de moi qui se dégage de *L'Afrique fantôme* »³⁵.

Dès le lancement des *Temps modernes*, Leiris émet des réserves. En décembre 1945, s'il n'a toujours pas écrit de chronique pour la revue, c'est qu'« il y a quelque chose qui (le) refroidit ». Refus du titre ou du genre de titre qu'il avait proposé (*Le Grabuge*), refus de la couverture dessinée par Picasso, refus d'une pièce de Tristan Tzara : « cela signifiant pour moi : abîme qui me sépare de Sartre et du Castor quant à la poésie »³⁶. Sur ce point, il est plus proche de Bataille et de Blanchot, qui assurent la présence de la littérature dans *Critique*. Plus qu'à la politique de la prose développée

33. Cf. *La Règle du jeu I : Biffures*, Paris, Gallimard, 1948, rééd. coll. « L'imaginaire », 1991, p. 219.

34. Cf. *L'Âge d'homme*, Paris, Gallimard, 1946, rééd. coll. « Folio », 1986, p. 15.

35. *Journal*, *op. cit.*, p. 421.

36. *Journal*, *op. cit.*, p. 422-423. Exception faite du cas d'Aimé Césaire et de la poésie de la « négritude ». Cf. H. Davies, *op. cit.*, p. 18-23.

par Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature*, il aspire, comme Bataille, à un « au-delà de la poésie »³⁷.

Cette proximité se marque dans l'article de Bataille sur le *Baudelaire* de Sartre (préfacé par Leiris en 1947) et dans celui que Blanchot consacre la même année à la réédition de *L'Âge d'homme*. « Baudelaire "mis à nu" »³⁸ relève la dernière incidente de la préface qui décrit Sartre comme « si étranger à la poésie ». L'article prend en tout le contre-pied de la tentative sartrienne. Dans « Regards d'outre-tombe »³⁹, Blanchot présente *L'Âge d'homme* comme une œuvre centrale de la littérature moderne. Tout en se gardant de prononcer le mot d'engagement, il voit dans l'ouvrage de Leiris la réponse à des problèmes dont la littérature ne se sépare pas : « échapper à la gratuité des œuvres littéraires et accomplir un acte réel, menaçant pour son auteur », « réaliser une œuvre qui pût l'éclairer sur lui-même et éclairer les autres sur lui », « écrire un livre qui fût dangereux et pour ses autres livres et pour la littérature en général ». La suite de l'article s'intègre à sa réflexion sur la littérature et le droit à la mort⁴⁰.

En 1954 et 1958, Leiris donne à *Critique* deux études qui reflètent en partie sa propre poétique. Elles sont consacrées respectivement à Raymond Roussel⁴¹ et à Michel Butor⁴². Roussel, qu'il a fréquenté personnellement et dont il a découvert les procédés dans l'ouvrage posthume *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. Butor, dont *La Modification* est le troisième roman publié chez Minuit, et qui a présenté l'œuvre de Leiris au lecteur de *Critique* dans « Une autobiographie dialectique »⁴³. À la première personne qui s'exprime dans « Conception et réalité chez Raymond Roussel », destinataire de la lettre où Roussel fait part de sa préférence pour la Conception plutôt que pour la Réalité, fait pendant la seconde personne employée dans « Le réalisme mythologique de Michel Butor », qui reprend le procédé de Butor pour traduire la modification du personnage et amène à s'interroger sur le type de lecture proposé dans le livre. Il existe d'autres points de comparaison entre les deux articles : leurs titres binaires, le rapport problématique qu'ils établissent avec la réalité (phobique chez Roussel,

37. Cf. la lettre de G. Bataille à M. Leiris du 14 juillet 1944. Il est en train d'écrire *Haine de la poésie*, publié aux Éditions de Minuit en 1947.

38. N° 8-9, janvier-février 1948, p. 3-27. Cet article est repris dans *La Littérature et le mal*, Paris, Gallimard, 1957, rééd. coll. « Folio », p. 26-47.

39. N° 11, avril 1947, p. 291. Cet article est repris dans *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 238-248.

40. N° 20, janvier 1948, p. 30-47.

41. « Conception et réalité chez Raymond Roussel », n° 89, octobre 1954, p. 820-835. Cet article est repris dans *Roussel l'ingénu*, Montpellier, Fata Morgana, coll. « Explorations », 1987, p. 61-89.

42. « Le réalisme mythologique de Michel Butor », n° 129, février 1958, p. 99-118. Cet article est repris dans *Brisées*, op. cit., p. 241-247.

43. N° 103, décembre 1955, p. 1046-1055. Cet article est repris dans *Répertoire I*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1960, p. 262-270.

tendu entre la description et la transposition mythologique chez Butor), le primat qu'ils accordent à la recherche formelle (le procédé ou la structure). L'article sur Roussel contient un éloge de la règle, qui oblige à se concentrer sur « la résolution difficile d'un problème aux données aussi *dégagées* qu'il se peut ». Leiris salue l'effort de l'auteur des *Impressions d'Afrique* pour élever le langage du rang d'instrument d'exécution à celui d'agent créateur. Cette notion d'une création du monde à partir des mots, il la nomme « poésie ». Elle est également au centre de son article de 1976 sur *Le Panorama* de Georges Limbour.

Fort des liens d'amitié qui l'unissent à Bataille, Limbour et Masson, Piel obtient de Leiris qu'il participe à deux numéros spéciaux, qui sont la marque de son action à la tête de *Critique*. C'est donc le témoin d'un temps révolu qui signe « De Bataille l'impossible à l'impossible *Documents* », dans le numéro d'« Hommage à Georges Bataille » (« En se plaçant dès l'origine sous le signe de l'impossible, Bataille a créé autour de lui une marge infranchissable et rendu, notamment, impossible à l'ami qui signe ces lignes d'y faire passer autre chose qu'un reflet très pâle et très incertain de l'ami disparu »⁴⁴), et « Panorama du *Panorama* », dans le numéro « Limbour l'irréductible » (« Que l'on permette pourtant à un ami que ses écrits ont toujours fasciné d'essayer – moins en critique qu'en curieux – de détecter le mécanisme de cette fascination »⁴⁵). Moins en critique qu'en curieux, c'est peut-être ainsi que Leiris est présent dans l'histoire de la revue.

Sylvie PATRON
Université François-Rabelais, Tours

44. N° 195-196, août-septembre 1963, p. 693. Cet article est repris dans *Brisées*, *op. cit.*, p. 288-299.

45. N° 351-352, août-septembre 1976, p. 791. Cet article est repris dans *Zébrage*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992, p. 181-193.

